



"Cher Jacques Lacan..."

Frédéric Gros

► To cite this version:

Frédéric Gros. "Cher Jacques Lacan...". Lettres à Lacan, Éditions Thierry Marchaisse, pp.179-184, 2018, 9782362802140. hal-03896183

HAL Id: hal-03896183

<https://sciencespo.hal.science/hal-03896183>

Submitted on 13 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Frédéric Gros, Sciences Po, Centre de recherches politiques (CEVIPOF), CNRS, Paris, France

In: Laurie Laufer, *Lettres à Lacan*, Vincennes : Éditions Thierry Marchaisse, 2018, 232 p.

25 août 2018

Cher Jacques Lacan,

J'écris par-delà toute communication raisonnablement envisageable, je vous écris depuis cette impossibilité de l'échange. Mort, je ne peux m'adresser qu'à votre fantôme : trace culturelle, pli des discours.

Que cependant je vous fasse ce mot depuis cette impossibilité de communication ne devrait pas trop vous décevoir. Tant j'ai reçu de vous le défi, la provocation – et peut-être même, pour mon cas : la blessure – de considérer que c'est dans les moments d'ar-rêt (incompréhension, interruption, effondrement) de l'échange que quelque chose seulement peut *arriver* – qui pourrait faire surgir, pour le sujet, un peu de vérité. Que la *communication* consiste en l'expédition de petits paquets de sens (qui plus est parfois même conformes aux souhaits du destinataire !) soit parfaitement emballés, immédiatement consommables, soit éminemment « partageables », discutables, parfaitement négociables dans le cadre de conversations qu'on dira « enrichissantes », c'est le cas et c'est le comble. L'illusion serait de prétendre ou

de croire que dans cet échange réglé, poli, le vrai se mette en branle.

Je dis « blessure » tant je me suis longtemps honoré, moi, d'un discours pédagogique et clair, enfoncé dans une éthique de la simplicité – et donc logiquement largement complu dans la dénonciation de votre langue ésotérique, de vos formules incantatoires, de votre occultisme complaisant.

(et du reste je m'irrite encore à vous lire – au moins tant que je demeure sous le coup, là, de la malédiction de l'universitaire pour qui lire c'est : dégager des informations, repérer des énoncés, chercher des thèses. Dans cette quête plate, votre lecture me jette dans des colères noires, tant le sable du sens me coule entre les doigts et il n'y a rien jamais que je puisse « retenir » pour l'articuler, le marteler sous forme catégorique, prédicative)

Le français est une langue merveilleuse pour l'exposition : il est immédiatement pédagogique. Il suffit de dérouler correctement sa grammaire pour que les éléments de connaissance s'ordonnent selon une structure qui *convient* à l'intelligence. Le français est à ce point conséquent, logique qu'il laisse presque croire que les choses attendent silencieusement d'être articulées dans notre langue pour monter au zénith de leur vérité. Mais ce que nous nommons « évidence » n'est jamais hélas que le témoignage d'un plaisir narcissique : l'intelligence ne s'y émerveille que de ses formes.

Jacques Lacan, vous tordez notre langue, vous la déstructurez, vous multipliez chaque fois les entraves, les chicanes, les incises, les interruptions. C'est à ce point que chaque phrase par vous prononcée contient en elle la possibilité de sa négation, le soupçon de son déni. Et ce n'est pas seulement (bien que parfois, quand même...) jeux de fausses profondeurs, tours de passe-passe, écrans de fumée ou pirouettes. Il s'agit de ne jamais céder sur la tentation du clair *au risque assumé* de laisser paraître un dogmatisme illuministe (mais là seulement pour faire pièce au

dogmatisme universitaire), un obscurantisme propre à terroriser les esprits – chacun faisant mine d’avoir compris et répétant l’air entendu et grave des formules abstruses.

Impossible, pour moi au moins, de refermer un de vos Séminaires avec la satisfaction bonhomme : « là c’est bon ; engrangé, classé, entendu, stocké Lacan ; je peux passer maintenant à autre chose ». Tout est fait pour rendre impossible cette expérience de comptable. La prise en compte radicale de l’hypothèse de l’inconscient suppose cette révolution du langage, je veux dire sa destruction systématique dès qu’il est adressé, son minage. L’adresse doit provoquer de la méprise – l’inconscient, lui, vise toujours juste. Chez vous les choses sont dites de sorte qu’on ne puisse à vous entendre que demeurer *en reste*, insatisfait. Comme si vous aviez évalué que le risque de croire comprendre était finalement supérieur à celui de se complaire dans un jargonage ésotérique – dont il faut bien dire qu’il sert surtout aujourd’hui chez vos réclamants de balise de reconnaissance.

C’est ainsi que vous avez pu me faire *honte*, honte à moi de mon discours universitaire, honte d’avoir laissé penser à ce point que les choses étaient simples et d’avoir proclamé que l’obscurité était toujours la rhétorique du lâche. Honte d’avoir reçu avec plaisir ce « compliment » d’auditeurs : « merci, merci, c’était merveilleusement clair ; nous avons tout compris, à vous écouter on se sent intelligent ». N’y a-t-il rien de pire que d’inspirer cela, je veux dire : s’il est subversif et réel, l’enseignement ne doit-il pas faire sentir à chacun sa *bêtise* ?

Honte. Je reviens avec vous sur cet affect, dont l’évocation lapidaire encadre la dernière leçon de votre séminaire de 1970 – vous savez bien, le séminaire des quatre discours, du bilan 68, de l’après-« rencontre » des étudiants de Vincennes, votre séminaire *politique*. C’est l’envoi de votre dernière phrase, comme un claquement de talons, qui m’a longtemps arrêté : l’idée qu’après

tout, s'il y a une fonction de la psychanalyse, ce serait celle de nous faire honte – et je retiens de cette proposition assez pour inquiéter notre époque, elle qui vise l'affranchissement à tout prix de la honte, son dépassement enragé.

Et certes, on ne peut qu'être pris dans cette première évidence, cette première appréciation : la honte, qu'elle soit « morale » (je veux dire confondue avec la culpabilité), sociale (honte d'être pauvre) ou post-traumatique (honte d'avoir vécu ce que j'ai vécu, le persistant écho du traumatisme dans l'existence) est une souffrance qui bloque les devenirs, qui renferme le sujet dans et sur lui-même, le contraint à ressasser silencieusement son mal-être, le fait vaciller, le délite et le vide. De cette honte, on ne peut qu'exiger d'être délivré, tant elle condamne à des souffrances silencieuses, diminue l'existence, exacerbe la haine de soi, recroqueville l'affirmation vitale.

Une immense partie de l'éthos moderne s'est jouée dans la dénonciation furieuse de la honte. Déjà Spinoza la définissait comme cette « tristesse » qui naît de voir « ses actions méprisées par un autre ». Nietzsche y verra le *mal humain par excellence*. Soit la séquence du *Gai savoir* : « *Qui appelles-tu mauvais ?* Celui qui toujours veut faire honte. – *Qu'y a-t-il de plus humain ?* Épargner à son prochain la honte. *À quoi reconnaît-on la liberté réelle ?* Au fait de ne plus avoir honte de soi-même ». Ou encore *Zarathoustra* : « Honte, honte, honte – c'est là l'histoire de l'homme ».

Grande condamnation – qui confond un peu précipitamment la honte et la culpabilité dans un même paquet de tristesse – à laquelle on ne peut humanistiquement que souscrire. Tant elle se fait aussi au nom des puissances de vie, des dynamismes créateurs, du rejet des tactiques atroces de culpabilisation. Il s'agit bien d'arracher des sources de tristesse *réelles*, de renverser les mépris humiliants, de redonner confiance, de donner à chacun la chance de se réinventer, de délivrer des sources d'affirmation.

Impossible alors de ne pas adhérer à ce programme de regonflement des *egos*, de reboostage des existences, à ces promesses de coïncidence heureuse avec soi-même et d'émancipation.

Au regard de cet élan, votre annotation finale, Jacques Lacan, dissonne terriblement. On serait bien tenté de vouloir l'oublier, ou la mettre sur le compte d'une mauvaise revanche : ah oui, cette confrontation avec les étudiants de Vincennes quelques semaines auparavant, vous l'avez bien mal digérée, le piédestal subitement qui se dérobe, la provocation qui change de camp.

Trop facile.

Par vous, j'entends que quelque chose de précieux pourrait se perdre dans cette unanime condamnation de la honte – au nom d'un sujet recomposé, satisfait, plein, au nom de la supériorité du plaisir d'être soi et de la liberté. Un sens de la honte s'y oublie, décisif, politiquement aujourd'hui majeur.

Ou alors comment comprendre le mot de Marx en 1847 écrivant de la honte qu'elle est « un sentiment révolutionnaire » ? Ou bien encore plus d'un siècle après Deleuze affirmant (en précisant : « honte d'être un homme ») qu'elle est à la source de toute création décisive, de toute pensée majeure ?

Je veux parler de cette honte qui ne témoigne pas d'une haine de soi, qui n'est pas une tristesse mais une *déception*, une *colère* ou encore une *retenue* en tant qu'elles nous élèvent. Car il s'agit bien de cela : penser une honte qui ne soit pas rabais-sante, humiliante, diminuante. Mais qui nous hisse, nous mette debout.

La honte que produit en moi la lecture de vos textes, c'est bien une *déception* : celle qui me contraint à interroger ce désir même que j'ai de vous comprendre – et que le désir soit déçu, n'est-ce pas le principe même de son intelligence ? La *déception* comme forme sensible de la honte, c'est le ratage de la *réception* en tant qu'il réussit bien quelque chose. *De-cipere* c'est d'abord prendre au piège, surprendre. *Décevoir*, c'est attraper.

Dans le même mouvement vous m'avez déçu, monsieur Lacan, au point où j'ai été obligé d'apprendre.

Dans la même série des hontes érigées, je mets la colère, je veux dire : cette honte dont Marx nous dit qu'elle est une colère « rentrée » prophétisant : et si tout un peuple pouvait avoir assez de honte, il serait comme un lion prêt à bondir. Elle témoigne du refus d'accepter, elle va plus loin que l'indignation puisqu'elle est prête à admettre que notre inaction vaut complicité. Honte-dynamite, honte-étincelle.

Et s'il fallait poursuivre, il faudrait encore parler de la honte comme cette fois *ce qui nous retient* (ici le souci est de nous faire honte à nous-mêmes), nous retient sur la pente de nos lâchetés, de nos cupidités, de nos vanités ou encore de nos propensions aux compromis inacceptables, nous retient au bord de l'acceptation indifférente des ignominies du monde. Dans sa version inhérentielle et décisive (de l'*aidôs* platonicienne à la *common decency* d'Orwell), la honte est ce qui contraint au courage et nous oblige.

J'entends bien, et sans réserve, la légitimité de l'appel à s'affranchir de la honte-tristesse. Mais au-delà, Jacques Lacan, vous me faites entendre combien notre monde d'aujourd'hui, impudent et cynique, monde de l'invitation démocratique à jouir de soi, des individus satisfaits, des experts infaillibles (être fier de son savoir, c'est encore plus nocif que de son ignorance), monde de la fabrique de déchet humain, monde de la compassion dégoulinante et satisfaite de son propre spectacle, combien notre monde a besoin de honte.

J'entends déjà dire que c'est nostalgie des hiérarchies, éloge du puritanisme, « mais je sais qu'ils ont tort ».

Bien admirativement.